

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :  
VII : La lutte pour la première place

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 182-184

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

VII

## La lutte pour la première place

Mardi, 3 février.

Ce matin, papa a parlé au Directeur de l'école et, quand je suis arrivé à la maison, je l'ai trouvé hors des gonds. Il m'a dit : « Au lieu de perdre ton temps et ton intelligence à constituer des Sociétés Anonymes, tu ferais mieux de devenir le premier de ta classe. »

« C'est absolument impossible, que je lui ai répondu. Le premier de la classe a toujours été Pollastrini, et personne ne lui enlèvera cette place, pas même le roi de Prusse. »

Mais papa a insisté et m'a promis une trottinette neuve ; alors j'ai décidé d'essayer. On ne sait jamais.

Mercredi, 4 février.

A peine arrivé en classe, je me suis mis à croiser les bras. Du banc du fond, Bicchi et Righetti ont tenté de m'exciter à bavarder, mais j'ai tenu ferme. Au bout d'une heure, l'instituteur, étonné de me voir si calme, m'a dit : « Voyons un peu si Lablague sait sa leçon ! »

Je n'attendais que ça ! Je lui ai récité la leçon d'aujourd'hui et celle de demain d'un seul trait, avec tant de brio que le maître se palpait pour voir s'il était éveillé ou s'il rêvait. Pollastrini était bleu de rage.

Mercredi, 4 février, 5 heures du soir.

Au sortir de l'école, je me suis aperçu que Bicchi et Righetti avaient l'air vexés et ne me saluaient pas. Je les ai appelés pour leur expliquer mon projet de devenir le premier de la classe. Je ne faisais pas ça par orgueil, mais pour gagner une trottinette neuve avec laquelle nous pourrions tous nous amuser. Ils se sont tout de suite tranquilisés.

Jeudi, 5 février.

Aujourd'hui, c'est congé. J'ai décidé de faire une rédaction d'au moins dix pages. Ce n'est pas très facile, parce que le sujet est « Le silence est d'or ». Il n'y a pas grand' chose à dire sur le silence...

Onze heures du soir.

Il est bientôt minuit et je suis encore en train de recopier au propre mes douze pages de silence d'or. Je suis très fatigué, mais je rigole en pensant à la tête que fera Pollastrini demain.

Vendredi, 6 février.

Quand j'ai remis mon dossier au maître, il est littéralement tombé des nues. Il s'est exclamé : « Qu'est-ce qui t'a pris de m'écrire toute cette histoire ? » Ma réponse était prête : « Je l'ai fait pour montrer ma bonne volonté. »

Pollastrini était livide, mais il devint tout à fait violet lorsque l'instituteur me mit un « dix » sur son carnet. Au dernier banc, Bicchi et Righetti dansaient de joie : ils pensaient à la trottinette.

A la maison, j'ai couru annoncer à papa la bonne nouvelle et je lui ai demandé la trottinette ; mais il m'a fait remarquer que, pour être le premier, il faut arriver le premier au but, c'est-à-dire à la fin du trimestre. Ça m'a fait l'impression d'une douche froide.

Samedi, 7 février, 5 heures du matin.

Je n'en puis plus de sommeil et de fatigue, et pourtant je suis heureux. J'ai écrit tout le problème d'arithmétique à la ronde avec les titres en gothique ; on dirait que c'est imprimé. Il m'a fallu le recommencer trois fois parce que je me suis endormi dessus à plusieurs reprises et je l'ai sali avec le nez...

Deux heures.

Ce matin, maman a mis une demi-heure pour me réveiller, et je suis tout juste arrivé au commencement de la classe.

Dès qu'il a vu mon devoir, le maître a poussé un cri d'émerveillement, puis il a couru l'afficher au centre du tableau noir pour que tout le monde puisse l'admirer. Moi, je faisais le modeste et, de temps en temps, je regardais Pollastrini du coin de l'œil ; le pauvre diable avait les yeux pleins de larmes et faisait des efforts énormes pour paraître content. Tout au fond, ça me fait de la peine ; je vous jure que, dès que j'aurai ma trottinette, je me dépêcherai de lui céder de nouveau sa place.

Désormais, on peut dire que je l'ai, ma trottinette... Quelle souplesse, mes amis ! Quelle vitesse ! Il me semble voler... Tout d'un coup, je sens qu'on me secoue le bras... Je me frotte les yeux, je regarde : c'était le portier qui me réveillait. La classe était terminée depuis longtemps et j'étais resté seul dans la salle, la tête appuyée sur le banc, dormant profondément.

Dimanche, 8 février. Midi.

Cette décision de devenir le premier de la classe m'empêche même de manger. On est constamment préoccupé, on a toujours peur de perdre son titre, exactement comme les champions de boxe ou d'athlétisme qui, s'ils mangent ou boivent un peu trop, font fiasco, et adieu le championnat !...

Cinq heures.

Il y a cinq heures que je fais des efforts, mais cette fois-ci, ça ne va pas : il s'agit de faire le résumé d'une explication que le maître a donnée hier, pendant que je dormais. J'ai beau essayer de me le rappeler, mais je n'y réussis pas. Il faut que j'aillle chez Bicchi me la faire enseigner...

Six heures.

Pendant que Bicchi était en train de m'expliquer l'explication, voilà le clakson des pompiers qui se met à hurler et l'autopompe passe à toute vitesse.

Nous descendons : une fumée noire s'élevait au fond de la Rue de la Paix, et un tas de gens courait de ce côté-là. Un incendie avait éclaté dans un dépôt appartenant au papa de Pollastrini, mais on put heureusement le maîtriser tout de suite.

Lundi, 9 février.

Mon devoir de ce matin comptait à peine une page et demie, parce que Bicchi a peu de mémoire et ne parle pas beaucoup.

J'ai été un peu consolé en constatant que Pollastrini se présentait sans devoir : l'incendie lui a brûlé le sien. Mais ma supériorité a été de courte durée.

Au beau milieu de l'heure, le Directeur entre en classe et fait sortir Pollastrini de son banc. « Elève Pollastrini ! dit-il à haute voix, j'ai le grand plaisir de t'adresser un éloge solennel devant tous tes compagnons, pour le très bel acte de courage que tu as accompli hier. Sans te soucier du danger, tu t'es lancé dans les flammes pour sauver ton petit frère qui se trouvait seul dans un local au fond du dépôt. Cette action te fait honneur. Tu seras proposé pour une récompense publique. » Après avoir prononcé ces paroles, il lui a serré la main et l'a baisé sur le front dans le fracas des applaudissements. « Il a toujours été le premier de la classe ! » a ajouté le maître, tout ému.

Moi aussi, j'étais ému, mais, en même temps, je me sentais absolument découragé : adieu la première place ! Il ne me reste que deux possibilités : accomplir moi aussi un acte de valeur, ou renoncer pour toujours à la trottinette.

Antonio RUBINO (trad. J.C.)

Au prochain numéro :  
Pippo Lablagué, héros manqué.